

N 53  
N 141

PAR MER

ET

PAR TERRE

3

LE CORSAIRE

PAR

GUSTAVE AIMARD



op. 31-10483

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU

1879

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

A

# CHARLES VINCENT

Président du CAVEAU.

—

Tu te souviens, n'est-ce pas, comment le hasard, en nous mettant à l'improviste en face l'un de l'autre, nous fit amis du premier coup? Il y a de cela plus de vingt ans; nous étions jeunes alors, pleins d'illusions et d'espérances radieuses; déjà tu fredonnais gaiement ces charmants refrains qui devaient te rendre si populaire, et faire de toi un des maîtres les plus admirés de la véritable *chanson française*.

Tout nous souriait; nous avions de nombreux amis, parmi lesquels Olivier Madray, le plus aimé, car c'était lui qui nous avait présentés l'un à l'autre; son départ fut pour nous une grande douleur.

Avant de se séparer de nous peut-être pour toujours, il avait enfin consenti à nous révéler les péripéties émouvantes de son existence étrange, en m'autorisant, sous certaines conditions de noms, de dates et de lieux, à écrire pour mes lecteurs habituels cette vie si accidentée, et par conséquent si différente de la nôtre.

Aujourd'hui le livre est prêt à paraître, la dédicace t'appartient de droit. Olivier n'avait que deux amis dévoués : toi et moi; donc à chacun de nous sa part.

J'ai rempli scrupuleusement les instructions de notre ami.

Mais tu liras *Par mer et par terre* entre les lignes, et tu dégageras facilement du roman derrière lequel elle s'abrite l'histoire, hélas ! trop vraie, de ce *découragé* de notre civilisation étriquée et égoïste, auquel il fallait la liberté sans limites du désert et les larges horizons tout ensoleillés des grandes savanes.

Pour certaines raisons de convenance, je n'ai pas voulu *tout* dire; cependant tu reconnaîtras que du moins ce que je raconte est d'une exactitude rigoureuse.

Si ces lignes ailées s'envolent par delà l'Océan, peut-être tomberont-elles sous les yeux de notre cher absent, et nous aurons ainsi établi avec lui un trait d'union à travers l'espace.

A toi de cœur.

GUSTAVE AIMARD.

Paris, 28 novembre 1878.

# PAR MER ET PAR TERRE

---

## LE CORSAIRE



### PROLOGUE.

#### L'ABANDON.

Man delights not me.  
(SHAKESPEARE, *Hamlet.*)

La Puerta del Sol, depuis un temps immémorial rendez-vous ordinaire des oisifs et des nouvellistes de Madrid, était, à l'époque où se passe cette histoire, un carrefour étroit, boueux, situé presque au centre de la ville et formé par le croisement des rues de Carretas, de la Montera et celle d'Alcala, qui le traversait dans toute sa longueur ; son nom bizarre lui venait de la porte d'une église peinte en rose tendre, enjolivée d'un cadran éclairé la nuit, et d'un grand soleil à rayons d'or.

Aujourd'hui, porte, cadran, soleil ont disparu ; l'ancien carrefour est devenu une place, mais le nom est resté.

Or, il y a quatre-vingts ans, on admirait, calle de Alcala, à deux cents pas au plus de la Puerta del Sol, un palais d'aspect grandiose, curieux et peut-être dernier spécimen à Madrid de l'architecture moresque.

Voici, en deux mots, l'histoire de ce palais :

Vers l'an 952, Madrid n'était encore qu'un misérable village, surgi, un peu à l'aventure, du milieu des ruines d'une ancienne station romaine ; les Mores, jugeant la situation bonne et facile à défendre, s'installèrent solidement à Madrid et y construisirent, pour le nouveau gouverneur, un Alcazar, destiné non-seulement à lui servir de palais, mais surtout à défendre la ville, qui ne tarda pas à s'accroître et à prendre une certaine importance sous la protection, toute-puissante alors, des conquérants arabes.

Don Enrique Pacheco Tellez de Salaberry, rico-hombre de Galice, commandant l'avant-garde d'Alfonso VI, roi de Léon et de Castille, pendant sa marche sur Tolède en 1085, s'approcha de Madrid sans être aperçu des sentinelles musulmanes, les surprit à l'improviste et prit d'assaut l'Alcazar. Ce hardi coup de main entraîna la reddition de la ville, qui, depuis, est demeurée définitivement acquise à la monarchie espagnole.

Le roi Alfonso VI, voulant récompenser le brillant fait d'armes du rico-hombre, lui fit don, pour lui et ses descendants, de l'Alcazar qu'il avait si vaillamment conquis.

Ce palais prit alors le nom de la puissante famille, dans laquelle il resta et dont il devint la résidence de prédilection.

L'entrée du palais ou hôtel Salaberry, un peu

en retraite de l'alignement de la calle de Alcala, était formée par deux hautes tourelles en granit bleuâtre, sveltes, élancées, fouillées et découpées avec un art infini, surmontées d'*almenas*, percées çà et là de nombreuses archères, et reliées entre elles par une épaisse muraille crénelée, au centre de laquelle s'ouvrait une immense porte ogivale à doubles vantaux, large, massive, percée d'un guichet, garnie de solides serrures, véritables chefs-d'œuvre de serrurerie, et semée à profusion d'énormes clous en acier, dont les têtes étaient taillées en pointe de diamant.

Cette porte supportait un gigantesque écusson en saillie, sculpté dans le granit, et sur lequel les armoiries de la famille de Salaberry étaient très-artistiquement représentées.

Les Salaberry portaient d'or, au griffon de sable, la queue fourchée, lampassé et couronné de gueules ; l'écu, timbré d'un casque à visièrre baissée, dont le cimier était une couronne de duc, de fleurons à feuilles d'ache, avait pour support à dextre et à senestre un griffon la griffe allongée sur le casque et le maintenant.

Sur une banderole de granit, courant sous l'écusson, était gravée cette fière devise ou plutôt ce cri de guerre :

*Cuidado alli viene !*

ce qui signifie :

Gare, le voilà qui vient !

Le 13 octobre 179., la nuit était tombée, pluvieuse et sans lune ; le vent fouettait avec force les cordes des rares réverbères à demi éteints, en